

Didier Féminier

## **L'homme qui déroulait les coquillages**

Deux heures du matin : j'ai beau retourner sans cesse mon oreiller, il reste trop chaud pour me rafraîchir. Ma tête surchauffée sans doute encore, après un marathon de traduction de 30 000 mots. Je flotte encore dans cet état de surexcitation de ces dix jours passés dans la pensée d'un autre, dans son propos parfois tortueux, dans ses phrases mal tournées. Dix jours où je me suis perdu de vue : cette nuit, je « me » manque! J'ai envie de me fréquenter à nouveau, de reprendre contact avec mes choix, mes pulsions, mes passions.

Je ne peux plus rester couché. Je vais dans mon bureau et allume machinalement mon ordinateur. Je contemple encore une fois les superbes coquillages de Cuba que j'ai posés sur mon bureau; ils sont si rugueux à l'extérieur et pourtant si doux à l'intérieur. J'enfonce ma main dans l'un d'eux, caresse l'intérieur froid et lisse, puis cesse tout mouvement, le souffle suspendu. Un déclic s'est fait. Le récit prend naissance. Je pose mes mains sur le clavier; les mots coulent de mon front brûlant aux doigts sur les touches, et des touches au disque dur ...

William était un gitan né dans la roulotte que son père remorquait sur les routes de France. Le vieux GMC de son père et la roulotte faisaient partie d'une caravane de vingt camions chargés de manèges qui suivait chaque année un circuit immuable. Toujours sur la route, William était habitué à fréquenter les écoles des villes françaises selon le calendrier des foires. La rentrée se faisait généralement à Strasbourg, en Alsace, mais les classes commençaient à peine que déjà il se retrouvait sur les bancs d'école à Annecy, dans les Alpes. Puis c'était Marseille, pour une partie de l'hiver, et Ajaccio. Le petit voyage en Méditerranée jusqu'en Corse était le seul attrait que William voyait dans cette vie de nomade et il s'était juré à douze ans qu'un jour, il vivrait comme ses éphémères camarades éparpillés dans les écoles de France. Il comprit vite que pour ne plus faire partie des « gens du voyage », il devrait étudier assidûment. Il ne resta jamais assez longtemps nulle part pour être premier de classe, mais il passa toujours les examens avec brio.

À quarante ans, William était un traducteur de renom. Il avait appris les langues quand le circuit des gitans s'était élargi à l'ensemble de l'Europe. Il avait découvert qu'il était facile pour lui – peut-être en raison du nomadisme ancestral de son peuple – de s'immerger dans la culture des autres, qu'il s'agisse de leur art, de leurs goûts, de leurs pensées, de leur langue. Il n'avait toutefois pas renié sa propre race et ses propres traditions: il fréquentait les cabarets tziganes de Montréal, où il s'était établi, et jouait le flamenco à la guitare. C'est au Café Sarajevo qu'il avait rencontré celle qui allait devenir sa compagne, Domino, une blonde québécoise qui dansait comme une gitane. Elle

enseignait le flamenco et organisait même des ateliers de danse en Espagne. William et Domino étaient connus du Montréal by night. Il n'était pas rare qu'on leur demande un mini-spectacle dans un bar ou un restaurant; William allait partout avec sa guitare et Domino ne sortait le soir qu'en longue robe gitane. Tous les noctambules Montréalais connaissaient ce couple radieux marchant la main dans la main, elle froufroutant dans sa robe écarlate et lui, le gitan basané aux cheveux de jais, la guitare sur le dos, qui la guidait avec dévotion parmi les piétons époustoufflés.

William avait établi ce qu'il appelait son « usine à traduction » dans le grand appartement sur le Plateau Mont-Royal qu'il occupait avec Domino. Son bureau, sobre, ne comportait qu'une grande table avec un ordinateur portable, un clavier et deux écrans. Pas de livre, ni même de dictionnaire, car William se déclarait un fervent adepte du « bureau sans papier ». À part une grande affiche polonaise représentant un ange avec des ailes d'avion et une minuscule peinture naïve serbe, il n'y avait pour décoration que des coquillages gros et petits, de toutes formes et couleurs. La plupart, William les avait ramenés de ses plongées dans les Caraïbes. La plongée était la seule passion qu'il ne partageait pas avec Domino. Il était toutefois convenu entre eux qu'il ferait au moins deux fois l'an, seul, un voyage de plongée dans la Baie des Cochons, à Cuba. Le complexe touristique de Playa Giron, même si ses installations touristiques dataient de bien avant la révolution cubaine et ses cabañas propres n'offraient pas le confort des pièges à touristes de Varadero, avait mille avantages qui n'avaient pas de prix aux yeux de William. Tout d'abord, la plongée dans la baie des Cochons était souvent, ainsi que la décrivait un des instructeurs cubains, une « galería ». On y voyait à peu près toutes les espèces marines des Caraïbes, et les poissons semblaient avoir succombé à la langueur tropicale. William avait même pu s'approcher si près d'un barracuda qu'il lui avait touché la queue. Et puis, surtout, William retrouvait à Playa Giron ses amis qui résidaient au village ou travaillaient dans le tourisme. Pour lui comme pour eux, ses deux semaines de vacances étaient quinze jours de fête.

À Montréal, ce soir-là, William était bien loin de Cuba! La neige tombait dru de l'autre côté de la fenêtre mais William ne la voyait pas; il fixait sans le voir son écran dont les trois quarts de la surface étaient occupés par une seule phrase de 22 lignes! Tout était emberlificoté dans ce texte; l'auteur voulait dire tellement de choses et leur contraire en même temps que William avait l'impression d'affronter un serpent à neuf têtes. Il rageait contre ces juristes qui prenaient un malin plaisir à embourber leur lecteur dans un magma de synonymes. Instinctivement, il enfila sa main gauche dans la fente parfaitement lisse d'un énorme coquillage ramené de Cuba, un strombe géant, posé sur son bureau. Il prenait un plaisir presque érotique à rentrer ses doigts au plus profond de la volute rose chair du coquillage. Il aurait voulu que ses doigts s'allongent pour aller jusqu'au bout, jusqu'à la pointe du cône. Il posa le coquillage devant lui et de sa main droite tira sur la partie évasée et presque plane de l'ouverture de la conque. Totalement déconnecté de la rationalité – sans doute sous l'effet de l'irrationalité du texte à traduire – il imagina le coquillage se dérouler sous ses mains. La sensation presque orgasmique lui paraissait réelle; la volute, lui semblait-il, se déroulait en glissant sous ses doigts de la main gauche.

Soudain, il ressentit la chute brutale que l'on fait lorsqu'on s'assoupit sous l'effet de la fatigue et qu'on se réveille d'un coup; il revint à la réalité et vit que sa main gauche lissait l'extrémité du coquillage maintenant déroulé devant lui!

William ne cria pas, n'eut pas de coup au cœur; il ne sentit ni épouvante, ni surprise même. Il cessa simplement de bouger. Seuls ses yeux parcouraient d'une extrémité à l'autre le strombe rose étalé devant lui. Il avait été élevé chez les gitans en compagnie de ces gens qui « coupaient » le feu, arrêtaient les hémorragies, guérissaient les cancers, bref, qui faisaient des « miracles ». Que lui soit aussi capable de faire un miracle était somme toute dans l'ordre des choses. Ce qui le rendait figé, cependant, était tout d'abord le fait que « son » miracle produise un objet aussi hideux. Ensuite, il ne pouvait que se questionner sur la finalité de ce pouvoir dont il semblait dorénavant nanti. Que l'on soigne par l'intercession de forces occultes, c'était compréhensible dans la logique religieuse judéo-islamo-chrétienne : le guérisseur obtient d'une « Force supérieure » nommée Jéhovah, Allah ou Dieu le pouvoir de faire du bien à autrui. Mais dérouler un coquillage ...?

William décida dans un premier temps de vérifier la répétabilité du miracle. Il prit, un peu à contrecœur, son deuxième et dernier strombe et refit l'expérience. Sans invocation de pensée sainte ni de parole incantatoire, le coquillage se retrouva étalé comme une bouse de vache sur le bureau. Il suffisait qu'il imagine que le coquillage se déroule pour que celui-ci devienne mou comme de la lave en fusion. L'impossibilité de saisir à quoi pouvait bien servir ce pouvoir exceptionnel était ce qui le perturbait le plus.

Malgré la connivence et l'entente de franchise absolue qu'il avait avec Domino, il n'était pas question qu'il lui révèle son pouvoir qui lui semblait tellement absurde. Il ne se sentait pas prêt à expliquer l'inexplicable; il n'en avait ni l'envie, ni la force. Il projeta les deux coquillages aplatis sur le plancher pour les briser en mille morceaux. Attirée par le vacarme, Domino se précipita. William se composa rapidement un visage contrit et s'apitoya sur ses plus beaux coquillages qu'il venait, disait-il, de faire tomber en voulant faire du ménage. « Ne te tracasse pas pour ça » lui dit Domino, « tu pars à Cuba dans une semaine. Tu en trouveras d'autres encore plus beaux là-bas. » Son secret préservé, William sourit à sa compagne et lui proposa « d'aller faire un tour en ville », ce qui voulait dire aller boire, manger, danser, jouer de la musique et, au retour, faire l'amour jusqu'au petit matin. Ce fut une belle nuit, même si William fut parfois bizarrement songeur ...

Le samedi suivant, William volait cap au sud en direction de Cuba. Assis dans un large fauteuil de la classe Club, il se sentait heureux d'aller revoir ses amis, plonger et profiter du chaud soleil de Cuba. Voler ayant sur lui l'effet de lui enlever tout stress, il profita de ces quatre heures dans les airs pour réfléchir à sa capacité de dérouler les coquillages. Il ne pouvait s'empêcher de penser que le Très Haut, quel que soit son nom et où qu'il soit, lui avait accordé sa bienveillance pour le bien qu'il faisait sur Terre. William était effectivement aimé de tous et Domino l'adorait. Il était généreux, non violent, travailleur

et fidèle. De bonnes valeurs qui tenaient la route depuis des siècles. Il fallait certainement qu'il se soit maintenu dans le droit chemin pour faire de miracles, nom de Dieu!

À l'arrivée à Playa Giron, plusieurs de ses amis l'attendaient. Ronnel, le chef du centre de plongée, lui fit visiter immédiatement les nouvelles installations et lui expliqua en détails le nouvel équipement qu'il avait reçu. Après le souper, il alla à la clinique médicale voir son ami Miguel, le médecin du village. Miguel était un bel homme dans la quarantaine toujours souriant et que tout le monde aimait bien, même si les cubains ne se gênaient pas pour l'appeler maricón, faronalla, mariposa, ganso, pájaro, yegua ou bajo de sal, autant de termes péjoratifs désignant les homosexuels. William s'en fichait : l'homosexualité de Miguel ne remettait pas en question sa propre hétérosexualité. Ses convictions sur la question rejoignaient celles des réalisateurs du film cubain « Fresa y chocolate » qui retraçait l'amitié entre deux hommes malgré l'attraction de l'un, gay, pour l'autre, irrémédiablement hétéro.

William aimait être en compagnie de Miguel en raison de son humour et de la finesse de son jugement. Les deux hommes avaient déjà établi entre eux la coutume de passer la première nuit du séjour de William à Playa Giron devant un feu de camp sur la plage. Ils sirotaient alors lentement une bouteille de rhum et « raccrochaient les wagons », comme disait William, c'est-à-dire qu'ils faisaient le point sur les derniers six mois et sur l'état du monde.

Cette nuit-là, toutefois, l'alcool aidant, une pulsion étrange naquit dans le cerveau embrumé de William. Mieux vaudrait dire : une pulsion étrangère. Un mécanisme subconscient, ou peut-être consciemment inhibé, provoqua chez lui un désir physique irrépressible pour Miguel. Dans le lâcher prise conféré par l'ivresse, William n'éprouva aucune retenue dans son élan. Il n'eut pas non plus le réflexe de soupeser le bien-fondé et les conséquences de donner libre cours à sa pulsion. Il s'approcha tendrement de son ami Miguel et, dans la clarté rougeoyante du foyer, l'embrassa voluptueusement sur la bouche. Bien qu'interloqué, Miguel répondit et enlaça son ami. Entre deux baisers fougueux, Miguel déclara à William qu'il n'osait pas croire que ce moment dont il avait tant rêvé était enfin arrivé. William ne l'écoutait qu'à peine: il poursuivait un plan – mais lequel? – se demandait-il.

Petit à petit, à mesure que Miguel exprimait avec une vigueur croissante son désir, William refaisait surface dans ses vapeurs d'alcool. Il réalisait que le plan qui avait germé presque inconsciemment dans son esprit avait un objectif précis : il cherchait désespérément une réponse! En effet, dans sa conception du monde tangible et intangible, il n'avait pu jusqu'ici admettre que le pouvoir de dérouler les coquillages puisse lui venir d'ailleurs que d'une autorité divine. Cette autorité Haut Placée attribuait au mérite, si l'on se fiait aux traditions millénaires, le don de faire des miracles. Selon les textes religieux, on ne pouvait mériter ce don qu'en se tenant hors du péché, ou du moins en luttant pour s'en tenir à l'écart. Bref, il fallait être un saint. William donc, le rhum aidant, s'était, presque malgré lui, fixé comme mission de mettre à l'épreuve la relation entre le respect des règles divines et le pouvoir de faire des miracles. Fallait-il être un saint? Telle était la

question. Il y avait bien certains péchés comme tuer ou voler son prochain qu'il n'était pas prêt à commettre, mais il avait sous la main la possibilité de commettre un acte que toutes les religions condamnaient unanimement : l'adultère. Il pouvait en outre, afin d'être bien certain d'offenser tout « Très Haut » qui se respecte, y ajouter un acte contre-nature, et donc contre l'autorité divine.

Miguel se faisait de plus en plus pressant sur le sable devant les braises rougeoyantes, mais William parvint à calmer ses ardeurs en lui expliquant qu'ils avaient un peu trop bu ce soir pour profiter des plaisirs du corps et qu'ils avaient encore une douzaine de nuits torrides à passer ensemble. Ce que William ne disait pas, c'est qu'il n'avait pas de coquillage sous la main pour mettre sa théorie en pratique!

Le lendemain aurait dû être pour William une journée de retour à la réalité, à la « normale ». Et bien non! William était captivé par son plan dont la mise en application exigeait une activité intense. Il fallait notamment qu'il trouve des coquillages sans trop se faire voir de Ronnel, le chef du centre de plongée, qui interdisait farouchement le pillage des fonds marins. William partit donc à bicyclette vers une partie peu connue de la Baie où il avait déjà repéré des strombes quelques mois auparavant. Plongeant en apnée, il parvint à en sortir trois d'assez belle taille dans la matinée. Il les ramena à la cabaña qu'il avait choisie le matin même assez éloignée du centre et d'un accès facile et discret pour quelqu'un de l'extérieur. La réceptionniste lui avait demandé pourquoi il voulait changer de cabaña la deuxième journée de son séjour alors qu'elle lui en avait donné une située près du complexe regroupant le restaurant, la piscine et le bar de façon qu'il ait moins à marcher. Il expliqua qu'il avait besoin cette fois-ci de repos et qu'il devait s'éloigner des « tentations »! Il plaça les coquillages dans le réfrigérateur et fit une longue sieste jusqu'à 17 heures. Il passa ensuite deux heures à réfléchir aux aspects techniques de son plan et conclut qu'il devrait placer un strombe sous son lit. Il alla ensuite acheter une bouteille de rhum, des cigarettes et du Tropicola, puis fit sa toilette et se parfuma pour son futur amant.

William, qui ne fumait jamais à Montréal, venait de griller sa septième cigarette quand il entendit frapper doucement à la porte. Miguel était là, rasé de frais, souriant comme d'habitude, mais avec dans les yeux un éclat brillant qui fit plaisir à William tout en l'effrayant un peu. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il eut un sursaut en pensant « Mais qu'est-ce que je fais là? ». Mais c'était trop tard. Miguel l'avait pris dans ses bras et lui prodiguait des caresses accompagnées de mots tendres. Quelques instants après, les deux hommes étaient sur le lit et William se surprenait lui-même à entreprendre des gestes avec un homme auxquels il n'aurait jamais songé 24 heures auparavant.

Miguel était enfin où il voulait être; William était partagé entre la curiosité, la peur, le plaisir et sa quête de vérité. En fait, William avait atteint le point qu'il voulait atteindre : il commettait un adultère et était sur le point d'accomplir un acte contre-nature; le temps était maintenant venu de prendre un coquillage et d'établir hors de tout doute la relation entre la sainteté et les miracles. En donnant l'impression de faire un mouvement guidé par la passion érotique, William glissa ses mains sous le lit et attrapa un strombe. Pendant

un instant, malgré l'activité intense de son amant sur son corps, William s'isola dans sa tête et pensa à dérouler le coquillage, avec toutefois un doute immense. Encore aujourd'hui, il ne pourrait dire s'il fut rassuré ou inquiet par ce qui se passa alors. Mais la réalité était au bout de ses doigts : le coquillage était bel et bien déroulé.

Miguel eut la perception d'un tressaillement chez son partenaire et approcha son visage de celui de William. « Que se passe-t-il? T'ai-je fait mal? ». Sans trop y penser, William tira le coquillage aplati de dessous le lit et le montra à Miguel. « Qu'est-ce que c'est que ça? ». William lui expliqua alors d'un coup toute l'histoire, sans penser un instant qu'il risquait de blesser Miguel qu'il avait utilisé, en fin de compte, comme un objet. Effectivement, celui-ci éclata en lourds sanglots. William avait pensé un instant que la bizarrerie du miracle aurait interpellé le scientifique – Miguel était médecin, après tout – mais non : c'était les émotions qui prenaient le dessus. William comprit que Miguel était vraiment, totalement et irrémédiablement amoureux de lui.

C'est alors qu'un autre plan, diabolique cette fois, germa dans l'esprit de William et se développa à une allure fulgurante. S'il venait de commettre des « péchés », selon les traditions religieuses, il n'avait aucunement le sentiment d'avoir fait le mal. Il n'avait pas vraiment trompé Domino dans son esprit puisqu'il ne cessait pas de l'aimer et qu'il avait hâte – maintenant plus que jamais – de retourner auprès d'elle. Quand à l'acte contre-nature, il se dit que si sa nature permettait qu'il l'accomplisse, ce n'était pas vraiment contre-nature. Il lui sembla évident à ce moment-là que pour qu'il y ait péché, il devait y avoir l'intention de faire le mal. Et sciemment, il décida de faire le mal.

William prit son ami dans ses bras et lui dit que son histoire de coquillage n'était qu'un prétexte, qu'il n'avait jamais osé se l'avouer auparavant mais qu'il était follement amoureux de Miguel et qu'il avait encore envie et besoin de lui. Il lui en dit tant que Miguel sécha ses larmes et se montra encore plus tendre et pénétrant. Il proposa même à William de dérouler un deuxième strombe pendant leurs ébats car l'animal qu'il y avait à l'intérieur était non seulement comestible, mais sa chair avait des vertus « aphrodisiaques ». Vertus aphrodisiaques ou pas, William déroula même le troisième coquillage avec autant de succès et la nuit fut effectivement torride.

Le lendemain, William n'alla pas à la mer et resta cloîtré dans sa chambre à se traiter d'ordure. Il avait pu prouver que les miracles n'avaient rien à voir avec le Bien et le Mal, ce dont il se fichait royalement aujourd'hui, mais il avait prouvé aussi qu'il pouvait être un authentique salaud, ce qui le bouleversait plus que tout miracle, aussi grandiose soit-il.

Le soir même, il annula son séjour, fit ses valises et partit à Cienfuegos prendre un avion pour rentrer le plus tôt possible à Montréal.

Il se demandait s'il était encore digne de l'amour de Domino.

Tiens : le jour se lève. Je viens d'achever mon récit. Le coquillage est encore posé à coté de moi mais je n'ose y toucher. J'en ai un peu peur maintenant.

Tu l'auras compris, lecteur ou lectrice, le « William » de l'histoire, c'est moi!

Si tu vas à Playa Giron, tu y rencontreras peut-être un médecin homosexuel un peu triste qui a pour seule décoration dans son bureau de bizarres faïences plates de couleur rose chair. Ne lui demande surtout pas d'où il les tient! C'est déjà assez difficile d'être un « maricón » à Cuba; alors, un médecin qui prétend avoir vu son amant dérouler des coquillages pendant qu'il lui faisait l'amour, c'est assez pour se faire enfermer.

Mais si tu es capable de m'expliquer ce qu'il faut comprendre de ces miracles, n'hésite pas à me le faire savoir. Car moi, je n'y comprends toujours rien.

Et ne dis surtout pas à Domino pourquoi je ne retourne plus à Playa Giron: elle pense que c'est parce que j'y ai mangé des coquillages qui m'ont rendu malade!